

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 5 (1975)
Heft: 3

Rubrik: Les souvenirs d'André Chabloz au fil des jours

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On a peine à imaginer aujourd'hui ce qu'était la vie au village au début de ce siècle. Certes nous n'avions pas la radio, mais nous jouissions des chants variés des oiseaux dans les vergers et les buissons d'alentour et quand, les soirs de mai, éclataient dans le silence du clair de lune, les trilles et les roulades du rossignol, l'ampleur de cette musique remplissait tout l'espace. Mais, durant la journée, le plus souvent, le spectacle était dans la rue. Quand, par extraordinaire, une automobile stationnait devant l'auberge, aussitôt des curieux, abandonnant leur travail, faisaient cercle tout autour ; on observait, on s'étonnait, puis, spectacle final, quand l'automobiliste s'efforçait de mettre en mouvement la manivelle du moteur, on riait au moment où un déclenchement brusque se produisait, suscitant des tressaillements dans tout le véhicule qui partait dans un nuage de poussière. La forge, elle aussi, arrêtait les passants peu pressés. Le cheval que l'on y ferrait, récalcitrant ou lassé de se tenir sur trois jambes, obligeait à de pénibles cabrioles l'ouvrier qui se cramponnait à la quatrième. Et quand il s'agissait de cercler une roue neuve qu'amenait le charron, deux ouvriers crochetaient le fer rougi dans le brasier et, en moins d'une minute, le maréchal l'ajustait exactement, puis l'enfonçait à grands coups de masse dans des jets de flammes et de fumée. Puis l'apprenti arrosait à l'eau froide le fer brûlant d'où s'échappait un nuage épais dans lequel toute l'agitation s'apaisait.

Puis, il y avait l'agent communal qui plaçait son échelle successivement devant chacun des réverbères à pétrole, le soir pour allumer la lampe, le matin pour l'éteindre d'un souffle brusque sur le tube et pour lui renouveler sa provision de carburant.

Parfois, le syndic Munier de Tartegnin traversait notre village, marchant d'un pas de patriarche devant sa couple de bœufs sous le joug, poussant ainsi de la tête le lourd véhicule qui les suivait.

Quelquefois, l'après-midi, le cortège de voitures fleuries et enrubannées d'une noce, sans s'arrêter, lançait au passage des poignées de « caramels » que les gamins se disputaient dans la poussière. Mais, quand le jeune Gonzague de Reynold et sa fiancée Mlle

de Reding, venant de Vinzel, se rendaient à la messe en voiture découverte conduite par un cocher haut placé à l'avant, nous ôtions nos casquettes pour les saluer au passage. Un grand événement, ce fut le mariage de Mlle Vaucher du Château de Saint-Vincent avec le professeur Alexis François de l'Université de Genève. Les invités y furent nombreux et, avant d'entrer dans l'église, ils durent défiler entre deux haies de curieux accourus même des villages voisins pour admirer tant de « beau monde ». Un violoncelliste de Genève agrémenta la cérémonie et, sans doute pour faire « couleur locale » — Alexis François était un rousseauiste convaincu — les mariés avaient demandé la participation des écoles du village. Nous y chantâmes, sous la direction de notre maître, deux chants de notre bonne vieille « Ecole musicale » qui se voulaient de circonstance : « Mon Cœur, ouvre-toi » et « Veille et prie, toujours ». Il n'y eut, pour nous, aucune collation à la sortie. A vrai dire, nous attendions mieux.

Les dimanches de communion, jeu de quilles et jeux de boules de l'auberge étaient interdits jusqu'à 16 heures, mais, d'ordinaire, les boules connaissaient des amateurs fidèles, toujours les mêmes, artisans, boulangers, vi-

gnerons, qui avaient acquis une adresse étonnante ; assis sur le mur voisin, nous admirions, en riant des boutades et des reproches que s'adressaient les joueurs ; le charpentier sortait de la petite poche de son pantalon de futaine le double mètre jaune et pliable pour mesurer les distances contestées. Quand il y avait bal sous la cantine permanente construite dans le verger de l'auberge communale, à 16 heures, la « Jeunesse » organisait un cortège qui faisait le tour du village pour aller chercher les filles, toutes vêtues d'une robe blanche, et avec des fleurs piquées dans leur chevelure. Drapeau et musique en tête, les membres de la société allaient chercher à leur domicile celles que le sort avait désignées pour cette parade. Beaucoup de gens, alignés à l'entrée de leur cour, observaient et commentaient le spectacle. Pendant ce temps, sur la place publique, quelques jeunes bourraient de papier deux petits canons montés sur roues et qui tonnaient quand la mèche allumée atteignait la poudre de la culasse. Parfois, la fête se poursuivait le lundi ; parcourant les rues, à grand renfort de « grosse caisse », les jeunes recueillaient, de maison en maison, saucisses et saucissons qu'ils mangeaient le soir en joyeuse compagnie.

A. C.

Bursins, village de La Côte. De la poésie et des pierres qui racontent des histoires...
(Photo G. G.)

